Annette DISSELKAMP, *La Sociologie et l'Oubli du monde. Retours sur les fondements d'une discipline*, Bruxelles Éditions de l'Université de Bruxelles (« Philosophie et société »), 2008, 189 p., 24 cm, 19 €.

Xavier Kieft

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7759>

DOI : 10.4000/rhr.7759

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 145-147

ISBN : 978-2200-92685-4

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Xavier Kieft, « Annette DISSELKAMP, *La Sociologie et l'Oubli du monde. Retours sur les fondements d'une discipline*, Bruxelles », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 30 mai 2011, consulté le 09 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7759> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.7759>

Ce document a été généré automatiquement le 9 octobre 2020.

Tous droits réservés

Annette DISSELKAMP, *La Sociologie et l'Oubli du monde. Retours sur les fondements d'une discipline*, Bruxelles

Éditions de l'Université de Bruxelles (« Philosophie et société »), 2008, 189 p., 24 cm, 19 €.

Xavier Kieft

RÉFÉRENCE

Annette DISSELKAMP, *La Sociologie et l'Oubli du monde. Retours sur les fondements d'une discipline*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles (« Philosophie et société »), 2008, 189 p., 24 cm, 19 €.

- 1 Sous ce titre un peu énigmatique se présente une étude originale sur les « fondateurs » (p. 9) de la discipline, partant de l'idée selon laquelle celle-ci se trouve depuis Comte prisonnière d'une conception dualiste, opposant, pour la tradition française, l'ordre physique et l'ordre social ou l'esprit et, pour la sociologie allemande, l'homme et le monde (c'est-à-dire les structures politiques, économiques et sociales).
- 2 Travaillant à partir de cette perspective une sélection de textes représentatifs de Comte, Durkheim, Weber, Mauss, Halbwachs, Troeltsch et Simmel (les trois premiers auteurs servant également de référents pour apprécier les positions des suivants), l'ouvrage analyse ce qu'est devenu l'héritage que la sociologie a reçu de la philosophie politique et de la théorie économique classiques : l'idée d'une « nature "égoïste" de l'homme » (p. 16). Il n'est pas ici question d'offrir un panorama général de la sociologie classique, mais de mettre au jour, par un éclairage ciblé, une piste de réflexion particulière (voir par exemple les réserves concernant Durkheim, p. 53). Le motif de cette entreprise est clairement exposé en conclusion : face à ceux qui plaident en faveur d'un « renouvellement de la discipline » (p. 168), A. Disselkamp plaide pour un nouvel examen des concepts forgés par ses premiers auteurs.

- 3 De tous, Comte est peut-être celui dont la situation est la plus complexe. Hanté par le spectre de la vision dualiste du physique opposé au social qu'il s'efforce de combattre sans relâche, il ne parvient à dépasser l'ego individuel que par une forme d'ego social, propre à « l'humanité conçue comme sujet collectif » (p. 27). En ce sens, l'altruisme qu'il désire substituer à l'égoïsme naturel, tributaire de l'état métaphysique, ne peut s'épanouir qu'au moyen de la fondation d'une religion de l'humanité. Or, celle-ci ne résout pas la difficulté soulevée : elle ne fait qu'illustrer la préférence de l'un des termes au détriment de l'autre.
- 4 C'est toutefois chez Durkheim qu'apparaît de la manière la plus nette la contradiction étudiée, précisément en raison de l'effort constant de cet auteur pour la dépasser. Ce dernier reste d'ailleurs vain, même si « à première vue, la sociologie durkheimienne évolue [...] vers une position moins manichéenne qui atténue la tension nature/social » (p. 60). Chez ceux qui, tels Mauss, s'efforcent de réagir « contre la vision dualiste de Durkheim » en soulignant « la synthèse réelle des dimensions biologique, psychologique et sociale », on trouve également l'héritage « de la dichotomie durkheimienne des niveaux social et biologique ».
- 5 Halbwachs, le dernier représentant de l'école française, critique quant à lui sévèrement la démarche de ses prédécesseurs. On pourrait donc s'attendre à ce qu'il s'écarte du paradigme dualiste ; il n'en est pourtant rien, car, en raison d'une influence comtienne, il conserve l'idée selon laquelle le progrès peut être « interprété comme un processus d'émancipation à l'égard de la détermination physique » (p. 80).
- 6 La tradition allemande, dont la présentation s'inaugure avec une analyse des travaux de Troeltsch, est plus tournée vers une sociologie historique de la religion chrétienne. Cette préoccupation motive d'ailleurs son attrait pour l'opposition des ordres céleste et terrestre (p. 87). « Certes, le "monde" de la théologie désigne l'ensemble des rapports sociaux, économiques et politiques, et non le physique comme opposé à l'esprit. Pourtant, dans un cas comme dans l'autre, l'existence humaine se déroule à l'ombre d'une sphère dépassant la réalité visible » (p. 89). C'est ainsi que chez l'auteur des *Doctrines sociales des Églises et groupes chrétiens*, la réflexion sur le message évangélique du Sermon sur la montagne, qui devrait mettre en cause la séparation des ordres puisque ses préceptes concernent moins le règne éternel que la vie terrestre, conduit en fait au maintien de leur distance : « il ne peut y avoir de compromis entre l'éternel et l'éphémère, le supramondain et le mondain, ces notions ne connaissant pas de moyen terme » (p. 97).
- 7 Pour Weber, auquel un long chapitre est consacré, la réflexion s'enracine dans une appréciation de l'importance de la question du salut pour la psychologie (p. 119) et du rôle de la prédestination (p. 125). Mais alors, « l'ascèse comme a-moralisme » (p. 137) devient l'une des formes sociales de la « "négation" du monde » (p. 152). La critique que Simmel propose de Kant relève *in fine* du même type d'opposition au monde, face auquel les sphères individuelles de valeurs se confondent avec un arbitraire déraciné (p. 166).
- 8 Cette étude dont l'enjeu est la mise en place d'une grille de lecture est, dans l'ensemble, habilement construite et stimulante. Elle laissera cependant un peu dubitatif en ce qui concerne ses méthodes d'appréhension des œuvres, revendiquant le fait de glaner ses informations « au hasard des lectures » (p. 83), voire d'ignorer certaines perspectives qu'on soupçonnerait aisément pertinentes (« On pourrait notamment se demander (mais nous ne le ferons pas ici) si les croyances orientales connaissent, selon Weber, le

même décalage entre la teneur des instructions pratiques et la conduite de la vie effective que celui qu'il observe dans le christianisme », p.118). Par ailleurs, on déplorera certaines formulations lapidaires, qui laissent croire en des lacunes philosophiques, et dont on aurait sans doute pu se passer. Deux exemples tirés de l'introduction (p. 12) illustrent ce point. L'auteur soutient qu'« avec l'enfermement dans le calcul utilitariste, la solution adoptée par les économistes fut de supprimer la prise en compte d'autrui », ce qui est tout simplement faux, comme le montre aisément la seule lecture des premiers chapitres de *l'Introduction aux principes de la morale et de la législation* de Bentham. Par ailleurs, on précise que « le "monde" [de la sociologie en général] n'est pas identique à l'"être-au-monde" de Heidegger » dont, par ailleurs, on ne touche mot, « puisque sa philosophie [de Heidegger] reconduit *plutôt* une forme d'intériorité solitaire » (je souligne). Ce genre d'assertions sans fondement solide pourrait aisément décourager la poursuite de la lecture d'un ouvrage pourtant recommandable et suggestif.

AUTEURS

XAVIER KIEFT

Université Paris IV (Sorbonne).